

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 26

Artikel: Mystifications
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223993>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 03.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

de la route, on ne peut pas autrement que se dire : « Ils ne l'ont pas volé ». Ces charavouttes, va ! Ils nous font manger assez de poussière : qu'ils la mordent voir une fois pour connaître le goût qu'elle a.

Un qui ne les aimait pas tant, c'était le gros François, de la Scie des Grands-Crêts, que c'était donc lui qui faisait les charrois. Des fois il allait par la Côte descendre les billons, et, quand ils étaient sciés, il te les menait à la gare du chemin de fer, d'environ trois heures plus bas.

Par un temps qu'il y eut, c'était encore assez plaisant. Bien sûr qu'à la descente il fallait être là, se veiller les contours, la mécanique et tout. Vous pouvez croire, avec ces enchâtelées qu'il mettait sur son char, que pas un ne prenait d'aussi puissants voyages. Mais alors, pour la remontée, on n'avait qu'à laisser aller. Mon François se calait sur les couvertures des chevaux et te faisait de ces pionnées... quoi, mieux que dans son lit. Il faut vous dire qu'il avait une tralée de mioches, et vous savez bien ce que c'est : y en a toujours au moins un pour crier la nuit. Non pas que sur son char il était bien tranquille, avec cette jolie musique des grelotières des chevaux qu'il semblait qu'elle lui faisait tout le temps :

— On va bon pas, dors bien François... Dors bien François, on va bon pas.

Et il n'avait pas seulement besoin de se veiller les pintes : ses bêtes s'arrêtaient toutes seules. Il les avait dressées d'extra !

Mais au jour d'aujourd'hui, allez voir essayer d'y faire. On ne peut pas fermer les yeux pour le moindre clopet qu'on entend ces poisons de trompes qui ron-nent, qui bouaillent, qui siclent, qui font des bruits du diable tous plus pouets les uns que les autres, que c'est leur manière de dire :

— Tirez-vous ! On arrive !

Par devant, par derrière, tout le temps c'est la même vie. On n'a plus un moment de bon.

De beau savoir que ce commerce engringait joliment François et qu'il ne faisait pas du zèle pour tirer sur ses guides. Pour ceux qui lui descendaient contre, force était qu'il se bouge, mais ceux qui montaient par derrière, ils pouvaient bien bouailler, sicler et jurer un moment avant qu'il les laisse passer. Y en a bien qu'il a fait mettre au pas de ses chevaux. Et quand ils voulaient l'insurter, il savait prendre une mine tant bête que ça leur ôtait le courage. Mais lui, qui riait par dessous, se pensait dans son par-dans :

— S'il y a une bête ici, ça n'est toujours pas sur mon char !

Un jour, il n'y a pas longtemps de ça, François était z'allé quérir des billons qu'ils avaient misés. Il ne se croyait pas de trouver des automobiles, rapport que le chemin n'était pas seulement tant bon, mais avec tous ces demi-fous qui dzevattaient par le pays, il n'y a plus de sécurité nulle part. Il te rencontre donc une de ces machines, juste à un décontour, et qu'ils étaient chacun d'un côté d'un pontet où, ma fi ! ça n'était pas possible qu'on tâche moyen de croiser.

— Hé là-bas ! rangez votre char, que lui crie le chauffeur — une espèce de mal embouché de nouveau riche qu'on aurait dit, avec ses jambières jaunes, sa grande peau de bête et ses grosses lunettes noires comme ils en ont pour casser les cailloux, un échappé de la cage à Barnum.

— Vous avez aussi bon loisir d'attendre que moi, que lui répond François. Quand on gagne sa pauvre vie, on a droit de passer premier.

Je ne peux pas vous dire toutes les raisons qu'ils se sont tenues, mais suffit qu'ils se sont obstinés tous les deux. Seulement, après un moment François n'a plus rien répliqué. Il s'est assis sur le muret du pontet, il a bourré tranquillement sa pipe et s'est emmodé à fumer comme un que rien ne presse.

En voyant ça, l'autre s'est cru de faire d'assemblant de lire son journal, qu'il en avait un dans sa poche, mais on pouvait bien voir que ça lui fourmillait joliment dans les doigts. Ça

n'a pas été long qu'il a jeté le journal d'à côté de lui, avec une mine de dire : Ça va-t-il durer ce commerce ?

Alors, sans avoir l'air de rien, François lui fait bien poliment :

— Ecoutez-voir, ça ne mène à rien de s'insurter. On ne sait pas le temps qu'on veut rester ici, il faut tâcher de se donner patience. Si des fois vous avez fini votre papier, passez-me-le-voir un moment, moi je vous prêterai ma pipe.

L'autre n'a pas été à la hauteur d'y rien répondre, mais quand même ça lui a fait effet : il a empoigné sa manivelle, que c'est donc ça qu'ils conduisent, et a bel et bien reculé tout en sacrant qu'un diable. Adonc François a avancé son char, et quand il a été d'à côté de l'automobile, que l'autre voulait recommencer à te l'agoniser de vilaines raisons, il lui a fait tout gentiment :

— Eh bien ! une autre fois, que vous seriez moins pressé qu'aujourd'hui, je veux tâcher d'avoir des cartes : on pourra faire un yass !

Gédéon des Amburnex.

Distraction gratuite. — Jeannot garde ses vaches dans le champ qui descend jusqu'à la ligne du chemin de fer.

Jeannot s'ennuie. Il grimpe sur la palissade qui longe la voie, s'assoit et là, un brin d'herbe entre les dents, les jambes ballant dans le vide, il attend.

Passe son ami Colin.

— Ben, qu'est-ce que tu fais-là, Jeannot ?

— Tu vois, je m'amuse.

— C't'idée ! S'assoit sur une palissade pour regarder passer les trains !

— Pourquoi pas ! il y a bien des gens qui prennent le train pour regarder défiler des palissades !

GUILLAUME TELL A PREMIER

DANS le village de Premier a eu lieu une fête assez originale et tout à fait patriotique. Ils ont fait de l'histoire de Guillaume Tell une espèce de drame à leur façon, et ils l'ont représenté pour terminer leurs réjouissances de nouvelle année. Tout Romainmôtier y est allé, et je ne puis m'empêcher de te rapporter quelques-uns des traits qui m'ont été racontés de ce singulier spectacle. On se serait cru transporté au temps de Thespis. Ces braves gens avaient élevé une espèce de théâtre sur la place de commune, et c'est là qu'ils ont commencé leur pièce. Mais comme tout ne pouvait se passer sur un aussi petit espace, ils en descendirent bientôt dans la chaleur de l'action, et leur théâtre finit par être la place entière et même presque tout le village, en sorte qu'avant la moitié de la tragédie tout était déplacé : les spectateurs étaient sur la scène et les acteurs partout. Comme ils n'avaient point de rôle écrit et qu'ils improvisaient, leurs dialogues n'étaient pas toujours fort tragiques, et dans les moments de passion surtout il leur échappait d'exprimer les mouvements de leur âme avec une énergie un peu grossière. Et pourtant ils avaient quelquefois de forts bons moments et même de la noblesse.

Pour la pomme, ils avaient préparé un pommier chargé de fruits. C'est là qu'on est allé la cueillir. Un homme caché dans le tronc de l'arbre contre lequel était appuyé l'enfant, ouvrait un petit guichet pour substituer, au moment du tir, une autre pomme percée d'une flèche. Après cela ils s'embarquent dans un bateau placé sur une luge. Mais comme il leur aurait été difficile de représenter le reste de la navigation, ils sont allés faire naufrage derrière une maison, et l'on a raconté l'aventure. Tell, pour attendre Gessler au passage, va se placer... sur un rocher ?... non, sur le toit de la maison voisine. Alors, au moment où Tell s'appête à exécuter son projet, arrive, au son d'une musique joyeuse, une noce villageoise qui danse une ronde qui avait été faite exprès. Cette idée de faire contraster le tragique de l'action de Tell avec la joie d'une noce est certainement très heureuse ; et si ce sont les gens de Premier qui l'ont trouvée, ils

¹ Lettre écrite, d'Agiez, à propos d'une représentation dramatique, par un jeune pasteur à son ami, le 8 janvier 1820.

peuvent se vanter de s'être rencontrés avec le grand poète allemand Schiller, qui en a fait usage dans sa tragédie.

Quoi qu'il en soit, Gessler arrive, et comme il a la précaution de tenir ses yeux fixés sur Tell, pour voir quand il décochera le trait, ce qui détruit bien un peu l'illusion, il ne manque pas de tomber de cheval à point nommé. Mais ce qui détruisait l'illusion bien plus encore, c'étaient huit enterreurs en grand costume, chapeaux rabattus, longs crêpes, manteaux noirs, qui près de là, attendaient patiemment que Gessler fût tué pour venir le prendre. Enfin on l'enterre et le tout finit par des danses et par un discours que Tell adresse au parterre pour lui dire comment l'idée était venue à tous ces acteurs de jouer une tragédie. Ces gens de Premier se distinguent en général par la simplicité de leurs manières et par leur bonhomie. Ils ne vont jamais s'amuser hors de chez eux et ils s'amusent toujours mieux que les autres. Dans cette occasion ils ont reçu les visiteurs de Romainmôtier avec une cordialité et des prévenances qu'on retrouverait dans bien peu de nos villages.

La Patrie Suisse du 20 juin nous semble particulièrement intéressante. Le professeur Hoffmänner nous entraîne avec lui dans une promenade au parc national. Avec Ernest Naef, nous suivons les acrobaties aériennes des aviateurs et des trapézistes, et avec M. L. Sandoz, nous visitons une grande minoterie. Une belle série de photographies met sous nos yeux les nouveaux vitraux du temple des Pâquis. Deux nouvelles, un roman complètent ce numéro. Signalons une heureuse initiative : celle de consacrer chaque semaine une page spéciale aux sports.

Bon calcul. — Un marchand de charbon avait à son service un commis. Peu satisfait de son travail et surtout de son ignorance, il décida de le remplacer. Il le fit appeler au bureau.

— Je ne suis pas du tout satisfait de vos services, dit-il, depuis que vous êtes à la maison, vous n'en savez pas plus que le jour où vous êtes entré. De fait, vous n'avez rien appris.

— Pardon, monsieur, j'ai appris une chose.

— Et laquelle, s'il vous plaît ?

— J'ai appris que 1800 livres font une tonne.

Le marchand sourit et conserva son employé.

MYSTIFICATIONS

LE célèbre mystificateur Romieux, digne représentant de la fameuse lignée des Lemice-Terreux, possédait un jeune singe, qui était la terreur du quartier.

Lassés des nombreux et désagréables exploits de la bête, les voisins du joyeux farceur déposèrent entre les mains du commissaire de police de l'arrondissement une plainte collective, dans laquelle étaient énumérés les terribles méfaits de ce singe trop effronté.

Le commissaire de police pria Romieux de passer à son bureau.

Notre mystificateur se rendit dès le lendemain matin au commissariat et entre les deux hommes la conversation suivante s'engagea :

— Vous êtes bien M. Romieux ?

— Oui, monsieur le commissaire.

— Habitant telle rue, tel numéro ?

— Oui, monsieur le commissaire.

— Sans profession ?

— Si, monsieur le commissaire, admirateur principal des artistes du théâtre de l'Odéon.

— Ne plaisante pas.

— Je ne plaisante pas, monsieur le commissaire.

— Vous avez un singe ?

— Oui, monsieur le commissaire.

— Ce singe fait la désolation du quartier.

— Oui, monsieur le commissaire.

— Il pénètre chez les voisins ?

— Oui, monsieur le commissaire.

— Fait des ordures chez l'un, déchire les rideaux chez l'autre, pousse des cris stridents chez un troisième, etc., etc. ?

— Oui, monsieur le commissaire.

— Mais tout cela ne serait rien. Voilà que cet animal se met à voler tout ce qui lui tombe sous la main. Ainsi, avant-hier, il a pris chez votre voisine, la rentière, une bague en or. Vous avez

dû vous apercevoir de ce larcin, puisque depuis quarante-huit heures votre singe porte cette bague à son index droit.

— Oui, monsieur le commissaire.
— Pourquoi n'avez-vous rien dit ?
— Que voulez-vous ? s'agit Romieux, « je croyais qu'elle était à lui ! »



LA MÈRE
Roman inédit.

— J'ai voulu parler à Paul, dit-elle... Oh ! sans colère, mais devant vous deux.

Elle regarda sa mère et s'inclina légèrement devant Pierre Dubois, comme pour les prendre à témoin de ce qu'elle avait à dire.

Le banquier eut un silencieux geste d'acquiescement. Oui, il voulait bien. Comment refuser, d'ailleurs ? Un vaincu ne discute guère, ni ne se regimbe. Or, il était vaincu.

— Tu veux partir, Paul, je te suivrai. Mariés, nous irons très loin, comme tu le désires. Maman aussi viendra et, plus tard nous retrouverons ton père... Non, pas immédiatement. J'entends bien. Mais, lorsque le temps aura passé et que les choses, vues avec plus de calme, te paraîtront moins cruelles.

— Je n'oublierai jamais. Si tu savais combien j'ai souffert.

Alors comme fatigué à la pensée des luttes physiques et morales soutenues depuis cinq jours, il se laissa choir sur une chaise, la tête basse. Jeanne, calme et consolante, s'agenouilla devant lui, et, sa main frôlant à peine d'une caresse, le bras blessé, elle parla encore, lentement, sur le rythme charmeur des mères qui veulent endormir les souffrances de l'enfant.

— Sans doute, Paulet, tu n'oublieras pas, mais tu comprendras mieux. Si le souvenir est lourd. Oui, il sera lourd, c'est certain. Eh bien ! nous serons deux à le porter. Voudrais-tu, mon Paul, augmenter ton chagrin par la conviction d'avoir brisé ma vie ?... Non, n'est-ce pas ? Je sais. Et pourtant, vois : tu te condamnes à souffrir longtemps et à faire souffrir plus longtemps encore. Écoute : tu m'as choisie. Tu m'as dit : « Sois ma fiancée, ma femme ». Et je t'ai répondu : « Pour le meilleur et pour le pire ». Ai-je démerité ? Que t'ai-je fait ?

Paul parut inquiet. Son entêtement, suscité par une idée fixe, redoutait la force persuasive de Jeanne. Et puis, sa volonté superficielle, épuisée par la discussion avec son père, il se sentait vaincu avant le combat et voulait se dérober.

— Ma lettre suffit, murmura-t-il. A quoi bon revenir sur ces choses ?

— Non, mon ami, elle ne suffit pas, ta lettre. Elle ne dit rien.

Le jeune homme excusa son ambiguïté. Il eût été plus explicite assurément sans le secret qui motivait sa décision ; mais ce secret appartenait à un autre. Il ne le pouvait dévoiler et n'en voyait pas d'ailleurs la nécessité.

Jeanne s'était levée. D'un mot, elle mit au point le débat.

— Je connais ton secret.

Pierre Dubois eut un cri de surprise.

— Comment cela ? Comment cela ?

Et, soupçonneux, il se tourna vers la maraine de Paul, l'accusant presque.

— Auriez-vous par hasard, madame Berger, raconté à Jeanne...

Celle-ci intervint.

— N'accusez pas ma mère, monsieur. Jusqu'aujourd'hui, j'ignorais cette histoire. Mais, il y a un quart d'heure à peine, une lettre très documentée m'a renseignée au mieux.

— Une lettre ? Ah ! je comprends. J'aurais dû m'en douter : le petit truc des lettres anonymes.

— Vous vous trompez, monsieur. La lettre

est signée Valentin Porchard.

— Ce gamin ?

— Ce gamin, si vous voulez.

— Mais alors, lui, comment sait-il. Est-ce Paul ?

Celui-ci haussa les épaules. Pouvait-on s'imaginer qu'il prit Porchard pour confident ?

— Et puis, fit-il, vous devez penser que je n'ai aucun plaisir à conter des choses semblables. Mon admiration pour le père et le fils ne va pas jusque là, tant pratiques soient-ils.

Pierre Dubois, à cette allusion aux louanges données jadis à « Monsieur Vautour » eut un geste de dédain.

— Il ne s'agit pas d'admiration. Où a-t-il appris mes affaires personnelles ?

Jeanne raconta la présence de Porchard à l'altercation survenue entre Chevaudier et Paul, le soir de la fête, et sa présence à Paris comme témoin du duel.

— C'est lui, monsieur, qui remit à votre fils ces déplorables journaux.

De la main, elle désignait les quelques numéros épars sur le tapis. Il y eut un court silence. Pierre Dubois, le sourcil froncé, les lèvres serrées, constatait sa défaite, avec le même sentiment d'amertume et de dépit qu'il eût éprouvé à manquer une spéculation savamment préparée. Ah ! l'échec était pénible. S'être efforcé pendant des années à oublier soi-même et à faire oublier aux autres une tragique aventure ; s'être appliqué à la cacher à ceux qui ne l'avaient pas connue au temps où elle advint ; avoir pris mille précautions pour que Paul l'ignorât de même et que ses camarades, ses condisciples ne l'apprirent pas davantage ; et voir brusquement tout son effort réduit à rien, par le hasard d'une rencontre entre deux étrangers et l'inconscience d'un bavardage au clair de lune. N'était-ce pas un peu dur pour un homme accoutumé à vaincre, et pour une âme présomptueuse ? Justement Jeanne raillait l'outrecuidance des hommes.

— Ou bien, ils sont bornés, disait-elle, ou bien l'orgueil les aveugle ? L'un s' imagine que la découverte d'un drame de famille, dont il est victime et dont il souffre atrocement, l'oblige ou l'autorise à abandonner sa fiancée.

— Je t'en supplie, implora Paul, ne dis pas ainsi.

Mais Jeanne, poursuivant sa pensée, ne voulut point entendre.

— L'autre s' imagine qu'en dévoilant, à cette fiancée, le drame qu'elle ignore, il aura conquis, haut la main, le droit de la conduire au temple... Ah ! mais, non ! Et savez-vous bien, que vous jouez avec nous comme avec une balle de tennis. A force de proclamer l'excellence de vos droits, vous méprisez singulièrement ceux du voisin.

— Mais, je ne méprise rien, fit Paul. Je n'ai pas parlé de droits.

— Et je t'en félicite, approuva Jeanne, car, depuis quelques semaines, nous n'entendons que ce mot : le droit, mon droit, ton droit, son droit, leur droit... On parle ici de droit, comme si, à la place du cœur, nous avions un code relié en peau de rhinocéros. N'est-ce pas, maman, jamais on n'en a tant parlé de ce droit, et jamais plus mal à propos ?

— Mal à propos, me semble excessif, observa Pierre Dubois qui, un peu à l'écart, les deux mains tourmentant le dossier d'une chaise, se calmait peu à peu.

Jeanne ne le laissa pas sans réponse.

— Vous trouvez, monsieur ? Jugez plutôt. Porchard père condamne au vent et à la pluie une pauvre femme : il use de son droit. Monsieur Chevaudier, jeune, potine, bavarde et conclut en gratifiant Paul d'un coup d'épée : c'était son droit. Monsieur Porchard fils, j'en suis persuadée, n'aurait aucune difficulté à établir qu'il use d'un droit quelconque en jouant au mouchoir intéressé.

— Oh ! pourtant, gémit Mme Berger, que ces affirmations brutales troublaient un peu...

— Mais si, mais si, maman. C'est le droit des arrivistes, le droit des écraseurs, avec ou sans sirène, le droit des forts... Les uns y mettent des formes : ils crient gare ! Les autres n'en mettent

pas : ils écrasent sans bruit. Malheur aux faibles ! Malheur au pauvre, qui ne peut payer son loyer ! Malheur à la femme coupable, que les Pharisiers lapident ! Malheur à l'enfant naïf qui défend la mémoire de sa mère avec une épée maladroite. Et malheur aussi à la jeune fille honnête, qui voit son avenir menacé. Eh bien, puisque chacun parle de son droit, je suis venue parler du mien.

Paul eut un geste d'étonnement.

— Du tien ? fit-il.

— Du mien, oui. Et qui vaut bien les vôtres.

Intéressé, Pierre Dubois s'était assis, et, les bras croisés, les jambes allongées, avec un sang-ne très américain, il attendait, lui aussi, l'exhibition de ce droit féminin. Déjà l'allusion de Jeanne à « la femme coupable que les Pharisiers lapident » l'avait mis en cause. C'était presque une attaque directe.

— Quel est donc ce droit ? fit-il.

Jeanne leva la tête, dignement, sans bravade, mais non sans quelque fierté, pour répondre en soulignant les mots :

— Mon droit de fiancée, tout simplement. Le droit de défendre mon bonheur... et celui de Paul.

— Il n'y a plus de bonheur pour moi, Jeanne. Délicieuse de bonté et de douceur presque maternelle, la jeune fille posa la main sur le bras endolori de son fiancé et d'une voix caressante, mais où l'on sentait vibrer une volonté, elle parla, affectueusement persuasive.

— Nos bonheurs à nous, mon aimé, sont inséparables. Que l'un fleurisse, vois-tu, et l'autre s'épanouisse ; que l'un périsse et l'autre succombe. Je veux voir fleurir ma vie autant qu'il est possible en ce monde et la tienne fleurira de même... Oh ! je sais, oui, tu as beaucoup souffert. En lisant la lettre de Porchard j'ai souffert avec toi, parce que je te connais, parce que je sais combien ces blessures morales te sont douloureuses... Écoute, Paulet. Tu m'as rendu ma parole, mais je ne peux ni ne veux la reprendre. Au reste, je n'ai pas du tout l'intention de te rendre la tienne. Tes scrupules sont louables, mais je les repousse. Le passé ne m'importe que parce qu'il te chagrine. Eh ! bien, mon Paulet, je m'efforcerai à t'en adoucir le tableau.

(A suivre). Prosper Meunier.

Bourg-Ciné-Sonore. — Au Bourg, deuxième et irrévocablement dernière semaine de **Tonnerre**, le premier film sonore de Lon Chaney, si souvent surnommé l'homme aux mille visages. Personne n'a en effet oublié ses magnifiques créations dans Notre-Dame de Paris, le Fantôme de l'Opéra, Larmes de Clown, etc. L'action de « Tonnerre » se passe dans le monde des chemins de fer, Lon Chaney tenant le rôle du mécanicien d'une puissante locomotive, la compound 2329. On ne saurait décrire l'ampleur de tableaux tels que la ruée de la locomotive contre les remparts de neige, la traversée de la mer intérieure que forme l'inondation par le convoi à moitié noyé, qui sont d'un art grandiose que la sonorisation rend plus impressionnant. « Nom d'un Chien » un comique 100 % parlé français, et joué entièrement par des chiens, soulève chaque soir la même joie dans le public.

Pour la rédaction :
J. BRON, édité.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



POUR OBTENIR DES MEUBLES

de qualité supérieure, d'un goût parfait, aux prix les plus modestes.

Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse

MEUBLES PERRENOUD

Succursale de Lausanne : PÉPINET-GRAND-PONT